

Entre les lignes d'Eliza Pepermans

'Le dessin est encore essentiellement le même qu'à l'époque de la préhistoire. Il relie les gens au monde et prend vie comme par magie.' Keith Haring

« Il ne s'agit pas des homards », déclare Eliza Pepermans en désignant un tableau qui, dans un bain de couleurs sourdes et de traits épais, nous sert deux énormes spécimens de cette mascotte surréaliste (*Dinner is Served*, 2021). Pour Eliza Pepermans, ce n'est pas l'extravagance, l'allusion sensuelle ou astrologique de ces animaux armés de leurs pinces coupantes qui remplissent l'assiette, mais plutôt une profonde fascination pour la forme. Avec gourmandise, elle ronge la multitude de bords, de surfaces, de délimitations et de lignes contre lesquels nous nous heurtons sans cesse. Avec une imagination enfantine, Eliza salue les choses le matin dans son inlassable tentative d'ordonner l'espace. Dans une expression en apparence spontanée, elle laisse libre cours à son imagination dans la géométrie en constante évolution de la vie quotidienne. Mais les artistes Giorgio Morandi et Salvador Dalí s'invitent autour de la table. Et ce ne sont là que les premiers invités de ce festin.

Cela n'étonnera personne, mais derrière les huiles sur toile se cachent des dessinateurs de talent. Pendant des siècles, le papier et le crayon, ainsi que le feutre, le fusain ou tout autre matériau abordable et aisément saisissable, ont encouragé les artistes à explorer la liberté et l'expérimentation. Le dessin, et en particulier le croquis, pose des questions. Il est curieux et enjoué. C'est un mouvement intime qui se ressent et se vit sur-le-champ. Paul Klee décrivait le dessin comme « une ligne qui marche ». Eliza Pepermans se promène sur les lignes du quotidien. Il s'agit tantôt de contours épais, comme dans un dessin à colorier, tantôt de hachures délicates. Parfois, la ligne emprunte un chemin invisible et les surfaces en mosaïque sont reliées par un espace vide. Les lignes rayonnent, se croisent comme dans un jeu de dames et s'entrelacent pour créer des franges. Elles s'épaississent, s'affaiblissent et s'estompent. Elles s'incurvent jusqu'à ce que la perspective se retrouve dans un équilibre dangereux. Elles dansent et découpent, s'efforçant via le jeu de l'imagination de fusionner les choses en un tout. Dans les dessins et la peinture d'Eliza Pepermans, les lignes témoignent du fait que le croquis est pour elle un instrument fondamental pour entrer en contact avec le monde qui l'entoure. Illustratrice de formation, le dessin est son premier amour – un amour que l'on n'oublie jamais. Klee nous dit qu'un dessin ne reproduit pas ce que l'on voit, mais qu'il nous oblige surtout à regarder. Le dessinateur est l'observateur par excellence. Selon Matt Groening, le père des *Simpsons*, c'est au fond d'une classe, en dessinant par ennui un croquis de l'enseignant dans la marge d'un cahier, que la passion émerge. Le dessin est une expression spontanée qui révèle ce que l'on veut réellement exprimer. Edgard Degas le compare à une sorte d'écriture qui, plus encore que la peinture, dévoile la véritable personnalité de l'artiste.

Le tracé d'Eliza Pepermans possède une force graphique authentique indéniable. À travers ses recherches approfondies sur la forme et la technique, et tous ces tâtonnements et ces renversements, elle se révèle être une véritable graphologue. Sa connaissance des tracés d'artistes se déploie dans son jeu de lignes. Sa palette de couleurs : le jaune vif de Vincent van Gogh ou le gris saturé de Morandi, la nappe de David Hockney, la coupe de fruits de Paul Cézanne et le mouvement des danseuses d'Henri Matisse. Ce ne sont là que les exemples les plus évidents de l'avalanche d'associations que l'on peut faire. Les natures mortes se déploient comme des fouilles archéologiques de l'histoire de l'art. Le choix de ce genre classique n'est ni naïf ni contraignant. Les tables joyeusement dressées et les vases de fleurs laissent apparaître dans tous les bijoux emblématiques parsemés ci et là les invités qui ont répondu présents. Leurs empreintes digitales se nichent dans la forme, la technique, la perspective et la couleur. Dans leur amusement, ils en oublient leurs cartes à jouer, leurs pinceaux, les horloges murales, les lampes à huile, les crânes et les palettes. Des objets d'un passé révolu qui sont autant de symboles. Eliza Pepermans n'entend pas ressusciter leur symbolisme oublié. Elle utilise ces objets perdus pour faire le lien avec des questions artistiques qu'elle se pose et auxquelles ses prédécesseurs apportaient déjà des réponses à leur manière. Un romantisme et un certain humour naissent de la distance avec ces objets, que nous continuons à considérer avec nostalgie comme des prototypes du passé. Les détails sculpturaux d'une tête ou d'un pied évoquent la riche tradition hellénistique, mais aussi les femmes abstraites d'Amadeo Modigliani ou de Constantin Brancusi. Ce regard contemporain sur une époque où la femme était honorée dans le monde de l'art comme une muse illustre parfaitement la manière dont Eliza Pepermans mêle le passé et le présent dans un récit métaconceptuel.

Ainsi, les œuvres peuvent être lues comme une réponse malicieuse aux mots prononcés par Philip Guston alors qu'il était de plus en plus entouré par l'abstraction : « Je ne comprends pas pourquoi nous devrions célébrer comme une libération la perte de la foi dans les images et les symboles familiers. C'est une perte que nous subissons, et ce pathos touche la peinture moderne en plein cœur ». La promenade d'Eliza

Pepermans avec la ligne témoigne d'un profond respect pour la tradition visuelle. Avec audace, ses formes familières mettent en évidence que les images ne se limitent pas à être consommées ou vendues, mais qu'elles peuvent aussi exercer une influence significative sur notre pensée et notre humanité. Elle est convaincue que les lignes ne sont pas faites pour être suivies, mais pour être redessinées et colorées en dehors de leurs contours. Car, en fin de compte, ce sont ses propres lignes et elle en fait ce qu'elle veut. Sans brusquer ses invités. Because you're mine, I walk the line.

Femke Vandenbosch, September 2024